

L'imperturbable santé morale et intellectuelle d'Alain est due au souvenir vivant de ses origines et de son éducation campagnardes. *L'Histoire de mes Pensées* permet de l'imaginer jouant, courant, plus tard chassant à travers les champs et les bois ; mais aussi regardant, contemplant les travaux et les hommes, méditant sur eux. Rien n'en sera jamais oublié, et quand il prendra contact avec la mer, son attitude restera la même. Mais il faut savoir aussi qu'il lui est arrivé, vers ses dix-huit ans, une aventure extraordinaire. Il a rencontré Jules Lagneau, philosophe idéaliste et moraliste, comme maître de philosophie au Lycée de Vanves (depuis Lycée Michelet). Le jeune Emile Chartier, d'abord sceptique, dit-il, et d'un caractère assez porté à la mystification fut complètement séduit, d'autant mieux quand il connut la vie d'ascète et d'apôtre de son maître. Et l'admirable de sa propre carrière intellectuelle et morale, c'est qu'il n'y eut jamais de heurt en lui entre le campagnard et le philosophe ; l'équilibre resta toujours aussi ferme. Lorsque les Thèses de Doctorat feront passer dans leurs microtomes les huit ou neuf mille propos, écrits dans l'intervalle de trente ou quarante ans, cette double influence et cette harmonie seront mieux expliquées. Mais on peut en donner quelques exemples.

*

L'affaire Dreyfus révéla à Alain sa vocation de journaliste et de polémiste. Il prit parti dès qu'il sut à quoi s'en tenir, et batailla pour son compte : ainsi naquirent les *Propos d'un Normand*, puis les *Propos d'Alain*. Sans employer ses forces dans les détails d'une querelle où comptaient d'abord, à ses yeux, les principes, il courut immédiatement à l'essentiel : démonter les rouages de la machine sociale. Il le fit à sa manière. Il n'était pas marxiste, mais il reconnut vite que les hommes pensent d'abord et surtout, sinon exclusivement, suivant le métier qui les fait vivre. Alors, avec le génie de la simplification et de la clarté qui devait faire sa fortune de publiciste et de philosophe, il en distingua deux sortes : les métiers où l'homme est en contact avec les choses, qu'il faut travailler et façonner ; et ceux où l'homme est en contact avec d'autres hommes, à qui il faut plaire et qu'il faut persuader. Idée forte et simple, fondamentale. Les choses, la nature, qu'il faut vaincre, ne disent rien, ne promettent rien, nous ignorent, nous écraseraient sans le savoir. Seulement nous en tirons l'avantage qu'elles ne sauraient nous tromper. Connaissant leur inertie, nous faisons sortir de leur étude des lois précises, qui nous permettent de les transformer comme nous voulons : ainsi procèdent le paysan, l'artisan, le marin. Les métiers de persuasion et de discours ne sauraient connaître une telle rigueur. Métiers de bourgeois où la politesse (« quand on veut être poli, on ne l'est jamais assez »), la ruse, la tromperie, la complaisance, la flatterie, bref, les phrases et le ton sont essentiels : commerçants, avocats, professeurs, ministres vivent de plaire et de persuader. Ils méconnaissent vite cette économie des moyens que le sérieux de la concurrence impose aux métiers d'industrie. Gaspillage aux dépens des plus faibles, des plus déshérités, qui sont précisément les hommes de ces métiers d'industrie. Alain revient souvent sur la publicité commerciale, qui lui semble le meilleur exemple.

Ainsi l'homme qui produit ne peut être le même que celui qui vend, même si les circonstances veulent que ce soit un seul personnage. Un chômeur qui cherche du travail pense en bourgeois. Un délégué de syndicat qui n'exerce plus son métier, même pour le profit de ses camarades, pense ou commence à penser en bourgeois ; et le plus bourgeois de tous est sans doute le mendiant. Paradoxe où se plaît Alain, mais qui n'est pas faux.

C'est un mal. Le remède ? Trop compliqué certainement pour être expliqué rapidement. Mais en attendant, nous voyons que le pouvoir appartient aux métiers de persuasion. Donc, refuser le pouvoir, refuser la puissance. Ici, c'est le terrien qui parle, mais guidé par Lagneau.

*

Même thème avec *Mars ou la Guerre Jugée* et *Souvenirs de Guerre*. Entre la paix et la guerre, il y a bien une différence de nature par la brusque rupture des habitudes, la transformation subite de la vie individuelle, la suppression de la vie familiale, l'oubli des métiers particuliers. Mais on peut dire encore qu'il n'y a qu'une différence de degré. Après tout, la guerre naît de la seule exaspération de passions qui agissent déjà en temps de paix, et met à nu les qualités et les défauts de l'homme. La proximité du danger met en évidence ce que les loisirs, les repos, les fêtes permettent normalement de relâcher, d'estomper, d'effacer. On ne s'étonnera donc pas si un esprit en éveil découvre la même opposition, mais cette fois violente et sans rémission, entre ceux qui obéissent et ceux qui commandent. Ceux qui obéissent font la besogne matérielle et cela seulement ; les autres, inévitablement durs à l'égard de leurs inférieurs (car c'est le système qui le veut, et Alain les « plaint tous », en les contemplant sans faiblesse), sont au contraire les flatteurs de leurs supérieurs. Là encore, refus de puissance : seul moyen de se conserver libre et digne de l'humanité, qui dépasse notre personne. Alain, engagé volontaire en 1914, à 46 ans, est revenu blessé en 1917, simple brigadier.

Le thème est si bien enté sur la méditation d'Alain qu'on le retrouve transposé dans l'explication d'un aspect de la naissance des religions. Ce qui nous vaut la merveilleuse première partie de l'ouvrage consacré aux *Dieux* : l'enfant, incapable de comprendre, d'agir par lui-même, porté, soigné, nourri, apprend sans le savoir à obtenir ce qu'il désire par la simple prière et l'obéissance. Savoir demander est la première science, avant même de connaître le sens des mots. La sagesse du paysan, de l'homme des métiers de production, de l'homme de la mer, qui colle aux choses sous peine de périr, ne viendra que plus tard, et toujours trop tard.

*

Ainsi se lient la réalité et la morale ; celle-ci n'ayant pas de force sans celle-là ; l'autre n'ayant pas de sens sans la seconde.

Il n'y a de réel que ce qui est l'objet de perception. Simple transposition, mais souvent oubliée dans le quotidien, de la première recommandation des savants. Mais le mot ne suffit pas. Car les sens sont divers, et tous ne sont pas habilités à nous donner le réel. Une analyse facile nous montre d'abord que le donneur et le contrôleur du réel, c'est le toucher. Mais ici, il faut détailler davantage, au delà même des analyses d'Alain, pour le mieux comprendre. Que signifie le mot « toucher » ?

D'abord, ce que la psychologie classique appelle le « tact », et qui est, dans la conscience, en liaison avec le poli, le rugueux, le chaud, le froid des objets extérieurs au corps. Il y aurait là un « toucher passif », comme si les qualités connues étaient imposées au corps et à l'esprit par l'objet lui-même.

Ce premier sens du mot ne suffit pas. Il faut noter que ce tact ne s'exerce, dans la majorité des cas, que lié au mouvement des muscles. Ainsi du poli et du rugueux. Mais avec l'intervention du mot « muscle » une nouvelle distinction est nécessaire. Ils fournissent bien, en effet, la connaissance de leur propre mouvement, mais aussi celle de l'« effort », qui lié au tact passif, me met en liaison avec la dureté, la solidité, le poids et en général avec ce qu'on appelle les forces extérieures. Alain ne pousse pas si loin la distinction, mais il n'en a pas besoin pour nommer « toucher actif » ce toucher mobile qui connaît la résistance, et qui est bien, du biais sensible, le contrôleur du réel.

Alors, dira-t-on, ce n'est qu'une analyse d'ordre empiriste : Il n'est rien dans l'esprit qui n'ait été dans le sens... ?

Qu'y aurait-il d'étonnant ? N'avons-nous pas dit qu'Alain était un fils de la terre ?

*

Seulement, il y a autre chose, et au moins aussi important. Cette expression de « toucher actif » a une autre signification, qui double la première, sans en être séparable. Ce sentiment d'effort et de mouvement est celui que Maine de Biran avait mis en évidence, pour y reconnaître l'essentiel de la volonté, et même du « Moi ». Mais tandis que Maine de Biran semble tout disposé à assimiler le moi avec cet effort, préluant à Bergson, qui en fera le thème principal de l'Immédiateté des Données de la Conscience et cherchera le moi dans un aspect de la Vie, Alain, disciple de Lagneau, refuse absolument cette solution, et fait intervenir le Jugement.

Le Jugement, à la manière cartésienne, et kantienne. Le Jugement, c'est-à-dire encore le moi, mais en tant qu'il doit être compris comme connaissant et non comme connu (comme propose l'empirisme et aussi Bergson), distinct du monde qu'il connaît. « Si je pense le monde, me dit-il un jour, c'est que je suis en dehors de lui. » Cet « en dehors » ne peut avoir de signification spatiale ou temporelle. L'esprit, ce « Dieu des Dieux », ne saurait se confondre avec quoi que ce fût du temps et de l'espace.

Ainsi donc, le toucher actif n'est pas seulement le tact lié au mouvement et à l'effort, mais cela même, dominé par le pensant, le moi jugeant, le moi voulant. Si le geste reste l'élément principal de la décision, il ne compte - même en tant qu'élément sensible de la connaissance et de l'action - que par son indissoluble alliance avec cet autre élément, non-sensible. Le mot « actif » devient équivoque. Il faut dire « toucher volontaire ».

On ne reprochera pas à Alain de n'avoir pas précisé la nature de cette alliance : elle est. Et s'il y a, en philosophie, une certitude immédiate, c'est celle-là. Alain est kantien : pour lui, du non-sensible et du sensible, l'un sans l'autre est vide, qui est aveugle sans le premier...

*

Pour mieux comprendre encore, il n'est que de faire le rapprochement avec cette autre doctrine qui, elle aussi, a mis en évidence, ce privilège du muscle : celle de Bergson. On connaît, chez ce philosophe, le rôle de la « mobilité », qu'il oppose toujours au « mouvement » spatial des savants, somme nécessairement imparfaite d'immobilités. Ce n'est pas contre cela qu'Alain s'insurgeait. A preuve, l'expression si caractéristique : « *Il commence par finir* », employée, pour noter le mouvement, dans les *Dialogues de Criton*, qui datent de 1896, et reprise très souvent, avec le même sens. Il s'agit bien d'une indivisibilité, soulignée d'une manière pittoresque. Seulement Bergson, assimilant la pensée et la vie, se condamnait, sous l'équivoque du mot « Immédiat », à chercher le moi dans le prolongement de la sensation seule, ce qui faisait dire à Lagneau, comme Alain me l'a répété : « On ne me fera jamais croire que la spontanéité vitale de l'escargot joue, dans sa vie, le rôle que joue dans la mienne l'idée que j'ai de ma propre liberté. »

En compensation, et pour être juste, il faut citer un mot de M. le Docteur Minkowski, naguère président de la Société Française de Psychologie. Il nous rapporta un jour comment Bergson lui avait rappelé sa propre réaction à la lecture de Kant : « *Tout, mais pas ça.* » De tels raccourcis font comprendre l'opposition des tempéraments.

*

Ce volontarisme se retrouve en Morale. Rien de commun avec celui de Schopenhauer, qui met de la Volonté partout, et qu'Alain méprisait assez fort (« S'il s'était appelé Durand, on en parlerait moins ») pour son pessimisme. Alain retrouve encore Kant. Seulement, s'il admire la

Critique de la Raison Pure, et éventuellement la Critique du Jugement, il ne dit trop rien de la Critique de la Raison Pratique. C'est que Kant, qui, pour la première fois dans l'histoire de la pensée philosophique, a posé comme il devait l'être le problème moral, a essayé, pour le résoudre de « démontrer ». Or Alain sait bien qu'aucune valeur, pas plus morale qu'esthétique, ne se démontre. Aussi bien, la perception non plus ne se démontre. Au contraire, elle fixe le départ de toute démonstration, qui d'ailleurs ne vaut que si la conclusion est vérifiée par une autre perception. Tout le reste est cuisine. Alain ne plaidait jamais.

En morale, ce qui compte, c'est la volonté, la décision. « Il faut savoir ce que l'on veut et se jurer qu'on l'aura. » Il faut agir, plus exactement travailler. Ainsi se retrouve l'action, c'est-à-dire le geste, coordonné au Jugement.

Maintenant, c'est Platon qui l'inspire. Dire que l'homme est composé d'un corps et d'une âme, c'est trop peu dire, et mal. En fait, il y a, d'une part, Volonté, Jugement, dans le sens qu'on vient de définir, et, d'autre part, un corps, où Platon nous a appris à distinguer une tête, un thorax, un ventre. Alain conseille (car il ne donne jamais d'ordre) d'obtenir, pour être heureux (et qui refuse d'être heureux ?) l'équilibre entre eux, sous le signe du Jugement, bien entendu (sans Jugement, il n'y a rien). Il ne faut pas que l'entendement (la tête) l'emporte ; ni le thorax (les muscles, le cœur, le courage), ni surtout le ventre (les passions). En tout cas, il faut que les passions viscérales soient dominées par l'accord de l'intelligence et du courage. Et Alain fait confiance ici, résolument et d'avance, sans vérifier, à l'homme : optimisme voulu, sain et fécond. Inutile d'insister, cet aspect de la doctrine étant le plus populaire.

*

Cette prédominance de la perception, le souci constant d'Alain de la rappeler, illustrent un autre épisode de sa carrière philosophique, celui de ses démêlés, pourrait-on dire, avec l'Imagination. Il la récuse toujours violemment : maîtresse d'erreur, folle du logis, vaine prétentieuse. On peut commenter.

Il est sûr que si on décide d'abord de tenir l'imagination comme il fait, elle est d'avance condamnée, et il vaudrait mieux non seulement la récuser, mais la nier. Alain paraît souvent fâché qu'il n'en puisse être ainsi. Mais enfin, il faut bien s'en accommoder. Avec la plus grande méfiance : « C'est mon ennemie », dit-il. A ce point qu'il l'accuse de méfaits dont elle n'est pas responsable.

Car les erreurs de la perception, comme la lune plus grosse à l'horizon qu'au zénith, ou le soleil à deux cents pas, ou la mouche sur la vitre du wagon (interprétée comme un animal monstrueux, qui grimpe sur la colline) ne doivent rien à l'imagination, si nous la définissons, ainsi qu'on le fait méthodiquement à l'ordinaire, comme le pouvoir des images, c'est-à-dire la faculté de se représenter un objet absent. Certaines de ces erreurs de la perception sont dues à un conflit de sensations, inévitable par les habitudes acquises lors du dressage des sens, et ne peuvent être rectifiées dans l'immédiat par aucune autre. Ce sont les Illusions. On verra toujours la lune plus grosse à l'horizon, même si on est prévenu, tant qu'on aura pas isolé sa grosseur des objets environnants au moyen d'un tube assez long ; et dès qu'on reviendra à la perception normale, elle paraîtra aussi grosse qu'auparavant. Les autres erreurs, proprement appelées erreurs, ne sont dues qu'à la précipitation (la mouche sur la vitre), et Alain, comme tout le monde, ne peut que conseiller de revenir de sang-froid à la perception et au toucher actif. Mais en tout cela, pas d'images, sauf peut-être à la suite, et par une explosion intérieure, à condition que l'émotion ne l'étouffe pas. Quant au rôle des images dans la connaissance de soi, nous n'avons pas à en parler, et Alain est le premier à reconnaître que la mémoire n'est pas une vaine faculté. Seulement, il l'associe toujours à la perception, ce qui donne leur vraie place à ses malédictions.

Semblables réflexions à propos de l'histoire. Alain n'aime pas l'histoire, celle des archivistes, faite avec des documents dont « les rats n'ont pas voulu », et qui se démentent successivement. Bon. Mais je ne puis m'empêcher de croire que le philosophe, l'homme qui a écrit *Les Dieux*, possédait une imagination magnifique, riche sans fin, et exactement réglée sur la perception : ses documents ne sont pas d'archives, voilà tout. Alain aurait fait un excellent professeur d'histoire.

*

La lecture et la méditation de son oeuvre font comprendre cette notion élémentaire, mais toujours trop vite oubliée, que l'empirisme et l'idéalisme ne sont pas des doctrines à thèses symétriques. Si l'empirisme affirme qu'il n'y a rien dans l'esprit qui n'ait été dans le sens, l'idéalisme ne prétend pas que tout se passe dans l'esprit. Il accorde un rôle à la matière, au sensible des sensations, même si, comme Kant, il ne le considère guère que comme un prétexte à l'activité du Jugement. Alain va plus loin que Kant, et sa manière de traiter l'intervention du mouvement et des autres sens dans la perception pourrait instruire maint empiriste, classique ou non, qui se contente d'une énumération sèche et plate. Pour lui, le Jugement, la Volonté ne saurait créer le monde à vide, et la moindre action le prouve aussitôt : le marin déploie sa voile et appuie sur la barre, mais cela n'a de sens et de résultat que par le vent et la vague. Valeur et Obstacle, dirait R Le Senne.

Une autre manifestation de l'idéalisme d'Alain se montre dans le rappel constant de la fameuse phrase d'Aristote : Penser, c'est penser qu'on pense. Ce qui signifie qu'une pensée non redoublée par une autre, dont elle devient pour ainsi dire l'objet, n'est pas une pensée du tout : elle est à rejeter au corps, tombeau de l'inconscient, même si certaines manifestations perceptibles invitent à croire le contraire. Pour Alain, il n'y a pas d'inconscient psychologique. C'est pour lui un point important, sur lequel pourrait reprendre l'éternelle querelle, avec l'espoir de mettre fin au désordre intellectuel d'aujourd'hui.

*

Alain est l'homme qui aura, dans la première moitié du XXe siècle, attiré le mieux la jeunesse vers la philosophie et la morale active. Stoïcien sans orgueil et sans vanité, il est notre Montaigne, un Montaigne sans la politique, sans le collier de Saint-Michel, sans le brevet de Citoyen Romain. Supérieur à La Bruyère par la profondeur de la méditation, il égale Pascal, qu'il peut prendre le droit de juger dans son propre domaine. Passionné de vérité et de justice, et connaissant la vanité de la violence, il reste un modèle pour celui qui cherche d'abord en lui-même sa règle de vie.